

**L'IMPRIMÉ SCIENTIFIQUE (16^e-18^e siècles):
ENJEUX MATÉRIELS ET INTELLECTUELS**

Colloque international

Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne

École Nationale Supérieure des Sciences de l'Information et des Bibliothèques de Lyon

26-27 Novembre 2010

Université de Lausanne

ABSTRACTS COLLOQUE

DOMINIQUE VARRY

La bibliographie matérielle, un outil indispensable pour l'étude du livre scientifique

La bibliographie matérielle, expression créée en 1966, pour désigner la bibliographie anglo-saxonne (analytical bibliography ou physical bibliography) est une discipline qui a du mal à s'imposer dans la tradition académique francophone. Conçue comme une "archéologie" ou une codicologie du livre imprimé, elle s'attache à faire parler la matérialité de l'objet livre pour comprendre la façon dont celui-ci a pu être fabriqué, et dont le message dont il est porteur a pu être "mis en livre". Si, petit à petit, les littéraires en viennent à reconnaître l'intérêt de cette approche, le milieu des historiens des sciences et du livre scientifique demeure encore trop étranger à cette discipline.

Notre propos sera d'essayer de montrer, à travers quelques exemples de livres scientifiques, l'intérêt qu'il y a à distinguer éditions, émissions et états d'un même titre, à y repérer les cartons (feuillet corrigés substitués à des feuillets fautifs). On s'attachera également à montrer comment dévoiler des éditions scientifiques contrefaites en raison de leur succès. On montrera, enfin, que la bibliographie matérielle peut aider le savant à repérer des exemplaires partiellement "recomposés" (sophisticated copies) ou "corrigés" à partir d'exemplaires incomplets par des libraires ou des collectionneurs indéclicats, pratique courante au XIX^e siècle... et non disparue qui disqualifie pour une étude scientifique les livres ainsi altérés.

NATHALIE VUILLEMIN

Du carnet au livre: l'autre périple des savants voyageurs au retour d'Amérique du Sud (1750-1850)

A partir de 1750 et pendant un siècle environ, nombreux sont les savants francophones qui partent, en mission, plus ou moins officielle selon les cas, à la découverte de l'Amérique du Sud. Humboldt, et la monumentale somme de descriptions, d'études scientifiques et d'images qu'il publia à son retour, en est l'exemple le plus remarquable. Mais tous n'eurent pas les mêmes facilités de voyage, et les mêmes moyens à disposition, pour mener à bien la publication de leurs études.

En toile de fond du voyage vers l'Amérique du Sud, figuraient d'importants enjeux économiques et politiques relatifs aux richesses – botaniques, notamment – de ces territoires. Tout en opérant, à partir des années 1730, une relative ouverture de ces contrées aux voyageurs étrangers, les Espagnols surveillaient de près les activités de ceux-ci, et placèrent bien souvent des conditions très strictes à la publication des résultats des explorations, notamment sur le plan scientifique. Au-delà de ces questions politiques, d'autres problèmes devaient se présenter au moment de transformer les notes de voyage, descriptions d'échantillons et dessins de nouveaux individus: très concrètement, ni les savants ni les États ne disposaient, la plupart du temps, de moyens économiques suffisants pour mener à bien la publication d'ouvrages extrêmement coûteux, qui nécessitaient la participation de nombreux collaborateurs pendant plusieurs années. Mais le savant, en outre, se trouvait confronté à deux types d'attentes difficilement conciliables: celles du grand public, avide d'aventures, de descriptions et de représentations des espaces inconnus; et celles de la communauté scientifique, qui en amont même du voyage avait imposé certaines exigences et attendait des résultats spécifiques – souvent inaccessibles pour le public.

Comment transformer les notes en livre? Que disent, d'ailleurs, les notes des savants sur le terrain? Dessinent-elles un livre idéal ou sont-elles conditionnées par des attentes qui entravent toute projection de publication future?

Cette communication tentera de mettre en évidence les questions suscitées par les différentes formes d'écrits relatifs au voyage scientifique. Je me concentrerai plus particulièrement sur l'exemple paradigmatique du voyage de Joseph Dombey, Hipólito Ruiz et Joseph Pavón au Pérou et au Chili, entre 1777 et 1788.

PIERRE CRÉPEL

Les différentes façons de rendre public un mémoire scientifique au XVIIIe siècle: l'exemple de la querelle entre D'Alembert et Daniel Bernoulli sur l'inoculation

Publier un texte scientifique signifie ordinairement l'imprimer et le diffuser en librairie sous forme de livre ou de mémoire inséré dans une revue scientifique connue. Toutefois, le *Dictionnaire de l'Académie française*, édition de 1762, donnait simplement pour "publier" la définition suivante: "rendre public et notoire". Peut-être avait-il raison?

La querelle entre d'Alembert et Bernoulli, sur le calcul mathématique des avantages de l'inoculation de la petite vérole, à partir de 1760, va nous conduire à quelques réflexions sur le sujet.

L'Académie des sciences de Paris tient deux séances publiques par an: l'une à la rentrée de Pâques, l'autre à la rentrée de la Saint-Martin. En 1760, le savant bâlois Daniel Bernoulli fait

lire (par Lalande) un mémoire sur l'inoculation, lors de la première, le 16 avril; D'Alembert lui répond et développe des idées différentes, lors de la seconde, le 12 novembre.

Habituellement, ces mémoires sont publiés dans le volume académique de l'année, donc ici dans les *Mémoires de l'Académie royale des sciences* (MARS) pour l'année 1760. C'est ce que va faire Daniel Bernoulli. Mais D'Alembert choisit un autre mode de publication, à savoir l'insertion dans le tome II de ses *Opuscules mathématiques*. Or, les MARS sortent ordinairement 3 ou 4 ans après l'année correspondante; pis, en 1760, nous sommes en pleine Guerre de Sept Ans, le budget royal sert à autre chose qu'aux sciences et les MARS pour 1760 ne vont sortir qu'en 1766. Les *Opuscules* de D'Alembert, quant à eux, sortent en septembre 1761, donc le mémoire imprimé de D'Alembert paraît en librairie près de cinq ans avant celui de Daniel Bernoulli auquel il répond.

L'Académie est divisée en clans: Clairaut, La Condamine, Lalande sont amis de Daniel Bernoulli; D'Alembert et le savant bâlois sont en mauvais termes depuis longtemps. Le clan anti-dalembertien crie: entorse aux règlements et aux usages, goujaterie et – pourquoi pas – jalousie ! Ces accusations sont souvent reprises telles quelles depuis 250 ans, sans examen.

Nous verrons que ces accusations, qui ont pour elles les apparences, sont pour l'essentiel infondées et erronées.

1) D'Alembert a soumis dès avril 1761 ses *Opuscules* (non imprimés) à l'Académie, qui a nommé des commissaires, lesquels ont donné un rapport positif en juin et personne n'a fait de remarques sur la publication; c'est seulement plus tard que Daniel Bernoulli, d'ailleurs chauffé par ses amis, a protesté avec véhémence. Donc, s'il y a entorse, l'Académie en est pleinement responsable.

2) Les idées principales des deux protagonistes avaient été publiées, dans leur ordre chronologique, dans les journaux, par des mémoires condensés: dès juin 1760, dans le *Mercur de France*, pour Bernoulli; à partir de janvier 1761 (donc six mois plus tard), dans divers journaux, pour D'Alembert. Pour l'essentiel, seuls manquaient les calculs détaillés, qui – il faut bien le dire – n'intéressaient pas grand monde à l'époque.

3) Pour le public un peu savant, membre ou proche des académies, l'essentiel des arguments avait été lu publiquement.

4) Le contenu précis de ces mémoires n'a eu à peu près aucun impact sur les discussions relatives à la pratique controversée de l'inoculation, seuls les arguments généraux ont pu être évoqués ici ou là; mais de toute façon ce ne sont pas eux qui ont été déterminants pour faire évoluer les points de vue et les décisions.

On pourra, à cette occasion, proposer quelques remarques sur diverses questions, telles que:

- Comment, plus généralement, le retard chronique de publication des mémoires est-il ou non comblé par les savants par d'autres voies de contournement?
- Quels sont les rôles respectifs des académies ou sociétés savantes et de la presse dans l'essor et la vulgarisation des mathématiques?
- Comment l'écriture scientifique peut-elle changer en fonction du but et du public visés?
- Quel impact peut avoir un débat mathématique sur un public diversifié non spécialisé ou spécialisé dans d'autres domaines?

JEANNE PEIFFER

Représentation des instruments mathématiques et de leurs usagers sur les pages du *Journal des savants* (au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles)

La présence d'instruments et de machines dans le *Journal des savants*, régulière jusqu'à la fin du XVII^e siècle, n'est plus que sporadique tout au long du XVIII^e siècle. Le tournant du siècle présente ainsi une rupture pour la publication de machines dans le *Journal*, qu'on tentera

d'interpréter. Dans ma contribution, je m'intéresserai moins aux aspects techniques concernant le fonctionnement des machines et la manipulation des instruments qu'aux fonctions de leur publication dans le *Journal*, aux auteurs et aux lecteurs visés. Ainsi, j'étudierai la forme sous laquelle instruments et machines y ont été rendus publics, en étant particulièrement attentive aux régularités qu'une lecture serrée des textes et une analyse des figures font apparaître. M'interrogeant sur les "auteurs" qui font insérer des descriptions de machines, et notamment d'instruments mathématiques, dans les pages du *Journal des savants*, je m'intéresserai tout autant aux "inventeurs" qu'aux "journalistes". Les rôles que ces deux figures jouent dans la présentation des machines, les buts visés et leurs stratégies parfois divergentes seront analysés. Pour quelles raisons machines et instruments sont-ils mis à la disposition du public? Et surtout de quel public? Je m'efforcerai, dans cette communication, de décrire le lecteur potentiel auquel s'adresse la publication. À travers l'analyse des moyens rhétoriques mis en œuvre et des usages induits par le type de description donné pour les instruments – présence de figures, principes sur lesquels s'appuie le fonctionnement, instructions pour la manipulation, effets attendus, etc. –, il sera possible de dresser le portrait du lecteur visé. Les exemples choisis concerneront notamment les instruments mathématiques.

JEAN DHOMBRES

Les enjeux de la figuration de type mathématique dans le livre imprimé (16^e-18^e siècles)

Si le livre à figures a fait l'objet justifié de nombreuses études, bien peu spécifient la figuration de type mathématique. Sans doute parce qu'une étude de ce genre se situe au carrefour de trop nombreuses questions, jusqu'à celle d'une définition de ce qu'est une telle figuration. On conviendra que la définition doit être évolutive, selon l'acculturation mathématique d'une société. Pourtant, aujourd'hui, peu de personnes lisent des figures d'architecture navale comme étant de nature mathématique aux XVI^e et XVII^e siècles, alors que dans les traités du même nom, au siècle suivant, tout le monde voit des mathématiques.

La question d'épistémologie n'est pas la moindre: en effet le passage de la géométrie des figures à la géométrie analytique où interviennent des équations, signale non seulement des techniques mathématiques nouvelles de démonstration, mais encore des mentalités différentes. En gros, pense-t-on, la mentalité de la carte numériquement repérée versus la mentalité de la forme. En 1788, un Jacques-Louis Lagrange, que la postérité dira pourtant géomètre, s'interdit toute figure dans sa *Mechanique analytique*. Mais on verra aussi bien un John Wallis en 1656 préférer des formulations à des dessins, ayant même choisi une approximation numérique des intégrales qui ne peut pas se représenter géométriquement. *Ipso facto* une géométrie des figures chez un La Hire, revendique sa place un peu avant les Lumières, et à la fin du XVIII^e siècle on parlera de "géométrie descriptive", qui devient une "science révolutionnaire" avant d'être qualifiée par Auguste Comte de science propre des ingénieurs.

Le placement des figures dans des planches, voire à la fin des ouvrages, ou dans le texte même, n'est pas indifférent au rôle même de la représentation figurée. Voilà encore une question interne si l'on veut à la pratique mathématique, mais elle concerne aussi l'histoire matérielle du livre, sa destination pour un lectorat d'autodidactes, ou d'étudiants déjà encadrés dans une université.

Apparemment une autre question, d'histoire culturelle cette fois, est la représentation des trois dimensions alors que l'on travaille pour un livre sur une page à deux dimensions. Bien sûr, la question de la perspective artistique a fait l'objet, depuis les études pionnières de Erwin Panofsky dans les années 1930, de grands progrès, mais il reste que le choix de la perspective

comme moyen du livre imprimé, n'a pas été un thème systématiquement traité. Avec une question particulière aux livres mathématiques d'enseignement, puisque la perspective ne faisant par partie avant le XVIII^e siècle d'un savoir usuel, son intervention dans des "Eléments d'Euclide", ne peut pas être justifiée par les seules données de ces "Eléments".

Mon propos dans cet exposé n'est pas de lister toutes ces questions, mais par quelques exemples, de montrer leur richesse, la difficultés des réponses, et la nécessaire mise au point de regards croisés selon diverses disciplines qui ne sont pas toujours familières aux spécialistes du livre.

MADELEINE PINAULT SORENSEN

Le rôle de l'illustration dans la bibliothèque du savant au XVIII^e siècle

A partir du catalogue de la bibliothèque de Banks, l'étude tentera de montrer la place que prend l'illustration du livre imprimé comme moyen de mémorisation et de diffusion. Il sera tenté aussi un parallèle entre la bibliothèque de Banks et celles d'autres savants qui ont également travaillé avec l'illustration comme Duhamel du Monceau, Boerhaave, Adanson etc., pour voir les ouvrages communs à ces bibliothèques et ceux qui ne le sont pas et qui relèvent d'un choix original.

PATRICIA RADELET-DE GRAVE

Les traités de mécanique de 1533 à 1788

Nous analyserons les différents composants des traités de mécanique, depuis le frontispice et la page de titre, jusqu'à d'éventuels index, en passant par le texte lui-même et la table des matières. Quand apparaissent ou disparaissent certains de ces éléments? Comment leurs formes évoluent-elles? Nous étudierons leurs relations au texte proprement dit et l'évolution de celles-ci au fil du temps. Finalement nous chercherons dans cette évolution le reflet du développement de la structure de la mécanique même.

MARIA TERESA MONTI

Spallanzani et son traité posthume sur la respiration. Une question d'auctorialité ou l'histoire d'un "mal d'écrire"?

La seconde enquête de Lazzaro Spallanzani (1729-1799) sur la respiration animale est la dernière qu'il a poursuivie, la menant sous le signe d'une explosion de créativité expérimentale jusqu'à une semaine avant sa mort. Parmi ses recherches, c'est probablement la plus vaste, sûrement la plus concentrée dans le temps (1795-1799), ainsi que la moins étudiée. La masse des écrits posthumes a encouragé la célébration éblouie de cette série immense, mais elle a également découragé leur analyse circonstanciée. L'édition de 11.000 protocoles manuscrits, il y a désormais seize ans, a compliqué la situation et, peut-être par conséquent, elle n'a pas non plus modifié l'attitude des historiens des sciences.

Jean Senebier (1742-1809), l'ami et le traducteur de presque toutes les œuvres de Spallanzani, a traduit en français trois essais, les seuls que l'auteur ait achevés avant sa mort. De surcroît, il a construit, à partir du grand chaos des papiers obtenus de l'Italie, quatorze mémoires qu'il a publiés, sous le nom de Spallanzani, en trois gros volumes. En tant que traducteur, il n'avait eu jusque là que le problème de choisir un code pour transférer des informations déjà solidement construites par l'auteur. Ici, en revanche, il était question de: 1. définir les critères

de sélection et/ou de complétude pour un matériel que Spallanzani n'avait pas encore préparé pour l'impression; 2. élaborer une rhétorique adéquate; 3. confirmer (ou éventuellement trahir) l'adhésion que Senebier avait toujours affichée à la méthode et l'épistème du scientifique italien.

Nous analyserons l'enquête sur la respiration pour conjecturer les modules stylistiques par lesquels l'écriture de Spallanzani aurait accompli le saut de la "physiologie d'expériences" à la nouvelle "physiologie expérimentale", c'est-à-dire ce qu'il n'avait jamais raté quand il était arrivé à publier ses ouvrages. En fait, lorsque ses manuscrits franchissaient la porte de l'imprimerie, l'océan de ses protocoles avait été régulièrement tari et des secteurs complets de son projet biologique avaient été occultés. Cette situation nous apparaît clairement, à nous qui avons accès à son entier fond manuscrit. A l'évidence, elle ne pouvait se manifester à Senebier, ignorant la distance que Spallanzani avait presque toujours interposée entre ses déclarations d'engagement à la communication et ce qu'il publiait effectivement. Les nombreux aspects exceptionnels de la seconde enquête sur la respiration ont évidemment convaincu Senebier pour des choix rhétoriques irréductibles aux formes de la communication en général adoptées par Spallanzani car convenant le mieux à son épistème.

Ce sont ces mêmes aspects exceptionnels qui nous détournent de la question de savoir "comment" Spallanzani aurait publié. Et elle devient plutôt pour nous: "aurait-il publié?" Au milieu de l'enquête, soit une année et demie avant sa mort, tous les éléments du puzzle étaient déjà disponibles et, dans le même temps, tout était toujours obstinément dans une marge d'incertitude persistante. Voilà donc une situation (pas insolite pour Spallanzani) qui n'interdit pas la rédaction de quelques essais particuliers, mais qui empêche l'auteur de lâcher prise, le ramenant à son laboratoire chaque fois qu'il tente d'en sortir pour assembler et publier le grand traité promis.

Ce n'est peut-être pas la mort qui bloque l'entreprise narrative. C'est la subtile insatisfaction qui s'empare toujours de Spallanzani quand il programme pour ses ouvrages la forme baroque du traité, y renonçant pour retourner au moderne essai monographique (ou pour ne rien publier). Il y a probablement de sa part une incapacité foncière à recomposer ses sujets d'enquête après les avoir démontés dans le menu et d'en faire part aux autres dans le style du traité.

Presque certainement Senebier ne savait rien des conflits jamais résolus entre Spallanzani et l'écriture scientifique. S'il en a eu le pressentiment, il s'est révolté, tout ami dévoué qu'il fût, contre une fidélité qui, dans ce cas, privait la communauté intellectuelle d'une masse de connaissances si riches et si précieuses.

SIEGFRIED BODENMANN

Une véritable "machine à imprimer" – politiques et stratégies éditoriales du mathématicien Leonhard Euler

Avec quelques 800 articles et une vingtaine de livres à son actif, le savant suisse Leonhard Euler (1707-1783) s'est assuré une solide place au sein du *Guinness des records* en tant que "mathématicien le plus prolifique de tous les temps". Si les contenus de son œuvre immense ont souvent fait l'objet d'analyses détaillées, les conditions de leurs publications ont rarement été étudiées jusqu'à présent. Dans cette communication nous tenterons donc d'apporter quelques réponses à cette problématique nouvelle.

Nous serons amenés à découvrir l'imprimeur-libraire lausannois Marc-Michel Bousquet, avec qui Euler signa un contrat exclusif de publication de ses œuvres, ainsi que le fonctionnement des imprimeries académiques de Berlin et de Saint-Pétersbourg où Euler fit paraître la majorité de ses articles. Il s'agira par ailleurs d'illustrer les stratégies de publications d'Euler,

de comprendre les enjeux d'une impression d'un texte scientifique et d'esquisser le portrait de certains des principaux acteurs liés au commerce du livre scientifique: en l'occurrence, l'auteur représenté ici par Euler, l'imprimeur-libraire et ses associés, et enfin les médiateurs qui permettent la prise de contact entre les différents acteurs.

Nous espérons ainsi illustrer quelques-unes des relations possibles entre le monde de la production des savoirs et celui de sa diffusion au 18^{ème} siècle.

MIRIAM NICOLI

"Ces misérables me désolent". L'épopée de la publication des *Elementa physiologiae* de Haller

Dans son *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie* (1770-1773), le médecin et historien de la médecine Antoine Portal (1742-1832) décrira les *Elementa physiologiae corporis humani* (1757-1766) du médecin bernois Albrecht von Haller (1708-1777) comme "le plus grand ouvrage de Médecine qui ait paru dans ce siècle". L'histoire de l'édition de ce texte fondateur de la physiologie moderne pourrait se résumer dans ses quelques lignes: les premiers cinq volumes ont été publiés à Lausanne entre 1757 et 1763 par les libraires Marc-Michel Bousquet (1^{er} vol.), Sigismond d'Arnay (2^{ème} et 3^{ème} vol.) et François Grasset (4^{ème} et 5^{ème} vol). Les trois derniers volumes ont été imprimés par la Société typographique de Berne entre 1764 et 1766. La bibliographie matérielle peut nous donner quelques autres détails de cette histoire. Une étude des livres montre en effet que Grasset, acqureur du fonds d'Arnay, a doté un certain nombre d'exemplaires des volumes 1 à 3 de pages de titre avec son nom et les a ant-datées à 1760. Grasset fait également réimprimer les tomes 3 à 5 entre 1766 et 1769. Les tomes 6 à 8 ont été réédités une deuxième fois en 1777 et 1778. Ils portent le nom de la Société typographique de Berne et celui de Jules-Henri Pott; l'émission de ces volumes a été réalisée par le libraire-éditeur Jean-Pierre Heubach à Lausanne. Il a sous-traité quelques cahiers à Gabriel Grasset, à Genève.

L'histoire de l'édition des *Elementa physiologiae corporis humani* pourrait s'écrire sans presque jamais citer Haller... sinon sous la rubrique auteur.

Or, comment ne pas se questionner sur comment le savant a vécu cette épopée duré presque dix ans (quinze si on compte qu'il commence la rédaction en 1751, une vie si l'on s'en tient au fait qu'Haller affirme avoir entrepris ses recherches sur la physiologie en 1730 déjà) qui a touchée son œuvre la plus importante? De quelle manière a-t-il vécu les délais d'édition? Quel a été son pouvoir d'action vis-à-vis des libraires-éditeurs?

La présente contribution vise à étudier d'un côté la relation du savant bernois à ses libraires-éditeurs et de l'autre côté sa perception de ce volet de son travail, les stratégies qu'il met en place pour se protéger ou pour influencer les professionnels du livre, les réseaux qu'il mobilise à cette fin.

L'étude proposée se base sur la correspondance que Haller échange avec ses libraires-éditeurs et ses collègues tels que le médecin lausannois Samuel Auguste Tissot (1727-1797), le naturaliste genevois Charles Bonnet (1720-1793). Cette correspondance, à la base de la thèse de doctorat en cours dont est issue cette contribution, thématise leurs pratiques "quotidiennes" liées à l'univers du livre et de l'écriture, leur perception en tant qu'auteur.

FLORENCE CATHERINE

Décloisonner les espaces du savoir: la circulation des écrits scientifiques entre Albrecht von Haller et les hommes de science français

La fin de cette communication est d'étudier le commerce qu'entretiennent les lettrés autour des imprimés scientifiques, supports des savoirs, révélateurs du transfert culturel entre les espaces français et germaniques au XVIIIe siècle. Nous dégagerons le rôle d'intermédiaires culturels très actifs, à l'instar du savant bernois Albrecht von Haller, ainsi que la place privilégiée tenue par l'*Helvetia mediatrix* dans la circulation des écrits scientifiques entre plusieurs pôles intellectuels européens. A travers l'acquisition d'écrits scientifiques, un des principaux thèmes de la correspondance tissée entre Haller et les hommes de science français, se dessinent les trois étapes du transfert culturel que sont la circulation, la sélection et l'appropriation des biens intellectuels. L'acquisition d'ouvrages, qui se heurte souvent à des obstacles matériels, fait l'objet de transactions et de négociations entre Haller et ses contemporains français. L'analyse de leurs lettres permet de dégager les circuits d'échanges des imprimés scientifiques, les savants se servant habilement de leurs réseaux épistolaires pour obtenir des ouvrages parus à l'étranger. De plus, la quête d'ouvrages et d'idées provenant d'un espace étranger se révèle précieuse pour la rédaction de textes scientifiques: étudier le devenir de ces titres convoités dans les écrits des savants incite à réfléchir sur les formes d'appropriation et d'acculturation du savoir.

ISABELLE DE KAENEL

Les publications scientifiques à l'ère numérique: nouveau paradigme ou retour aux origines? Point de vue d'une bibliothécaire

Pour paraphraser Paul Valéry, nous pourrions dire que les circuits de la publication scientifique "ont été institués, et leurs types comme leur usage fixés, dans un temps bien distinct du nôtre, par des hommes dont le pouvoir d'action sur les choses était insignifiant auprès de celui que nous possédons. Mais l'étonnant accroissement de nos moyens, la souplesse et la précision qu'ils atteignent, les idées et les habitudes qu'ils introduisent nous assurent de changements prochains et très profonds".

En démultipliant les possibilités d'élaboration et de communication des connaissances, la révolution numérique et la montée en puissance d'Internet ont permis d'achever la "conquête de l'ubiquité", bien en dehors du domaine des Arts évoqué dans les lignes de Valéry en 1924, sur le terrain même la communication scientifique. Dans ce secteur, les effets amplificateurs et démultiplicateurs des innovations techniques permettent essentiellement d'enrichir et d'accélérer les échanges entre les chercheurs, de stimuler l'alternance de leurs rôles en tant qu'auteurs et lecteurs.

Dans le même temps, les bouleversements technologiques remettent en cause le rôle des intermédiaires actifs dans le circuit de la publication scientifique: les directions de publications, les professionnels de l'édition et ceux de la diffusion, principalement les bibliothécaires. Les possibilités de diffusion directe offertes aux scientifiques sont parfois présentées comme proches des pratiques d'échange de correspondance personnelle entre scientifiques qui ont perduré pendant plusieurs siècles. Toutefois la constitution de la mémoire scientifique peut-elle se passer d'intermédiaires qui organisent les connaissances tout en accompagnant leur production?

RAPHAËLLE BATS

Usages des fonds scientifiques imprimés par les enseignants-chercheurs

Les bibliothèques scientifiques sont aujourd'hui largement désertées par les enseignants-chercheurs qui travaillent plus souvent avec la documentation électronique. Peut-on encore parler d'un usage de ces ressources imprimées par les enseignants-chercheurs? Quels rapports les bibliothèques entretiennent-elles dans ces conditions avec les enseignants-chercheurs? Et autour de quels types de ressources?